Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **7 (1878)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039680

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

écrire ; ils ne seraient l'œuvre que d'un petit nombre, des plus forts. Les entretiens que vous ferez aux enfants sur les choses doivent rester dans la mémoire même des plus illettrés, si vous savez les rendre attrayants en même temps qu'instructifs.

(A suivre.)

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 16 janvier (soir.) — Me voilà de retour de ma course à N. Je veux noter dans mon journal les impressions que j'en rapporte, signaler ce que j'ai vu de bon dans l'école que j'ai visitée, ainsi que les lacunes et les vices que j'ai cru remarquer dans l'enseignement qui y est donné. Mais je me sens trop fatigué pour commencer cette tâche ce soir ; je renvoie ce travail à demain Pour délassement je vais ouvrir maintenant les *Confidences* de Lamartine, livre que j'ai reçu tout dernièrement et dont j'ai déjà parcouru quelques pages.

Cet ouvrage me paraît être singulièrement captivant On se plaît en général à lire la biographie des grands hommes. C'est que chez l'homme supérieur rien n'est indifférent ; tout intéresse et instruit. On aime à connaître les circonstances dans lesquelles il est né et l'horoscope tiré sur son berceau, à respirer l'atmosphère physique et l'atmosphère morale dans lesquelles il a grandi, à voir ses facultés s'épanouir, à assister aux premiers essors du génie ; puis, quand il prend son vol d'une aile plus forte et plus assurée, à le suivre de loin dans les hautes régions où il va planer. Tout enfant, je me passionnais déjà pour la lecture des *Vies* de Plutarque, dont j'avais découvert une vieille édition dans les rayons poudreux de la bibliothèque de mon oncle. Mais les héros de la parole et de la plume m'attiraient davantage que les héros de l'épée. Je préférais Démosthène à Alexandre et Cicéron à Annibal. La physionomie des héros modernes en tous genres est peut-être un peu pâle comparée à celle des héros de l'antiquité ; mais quand un moderne retrace lui-même les événements intimes de sa vie et que cet homme est Lamartine, il ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. Ce n'est plus une froide narration, mais sous un si habile pinceau elle devient une histoire embellie de riches peintures et animée d'un souffle de vie et d'action, où les différentes péripéties de la vie sont représentées tantôt avec les poignantes émotions du drame, tantôt avec les brillantes couleurs ou la chaleur de l'ode ou de l'épopée. Lamartine est un auteur qui m'est sympathique. J'aime sa poésie si harmonieuse et qui sait si bien trouver le chemin du cœur ; c'est le poète du sentiment. Son luth divin fait vibrer pieusement les cordes de l'âme humaine. Il est vrai que cet astre a eu son déclin, et c'est peut-être avec raison qu'un critique sévère a dit en parlant d'un de ses ouvrages : « Si Lamartine eût consulté le bon goût, il en eût retranché la moitié, et s'il fût allé à confesse, on l'eût obligé à effacer le reste. » Mais Lamartine est pour moi le poète des *Méditations* et des *Harmonies*. C'est là que je l'étudie, là qu'il m'attendrit, là que je l'admire. Je suis impatient de parcourir ses *Confidences*. Ces révélations des épisodes dont la trame constitue une vie et ces secrets d'un cœur vont-elles me rappeler les confessions de saint Augustin ou celles de J.-J. Rousseau? Quoi qu'il en soit je retrouverai sans doute dans ces pages mystérieuses

quelques-unes des fraîches, douces et odorantes fleurs dont le poète savait si bien enguirlander sa lyre :

« Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes. »

Le 17. — Je veux maintenant coucher ici un sommaire compte-rendu de ma visite d'école chez mon confrère à N.

J'ai trouvé comme je m'y attendais mon ami à l'œuvre. Il m'a très-gracieusement introduit dans son école, au grand étonnement de ses élèves, dont les naïves et riantes physionomies se couvrirent soudainement d'un nuage. Ils crurent sans doute à la visite de quelque nouvel inspecteur inconnu. Mais grâce à mon air bénin et à la familiarité avec laquelle je m'entretenais avec leur maître, ils se rassurèrent bientôt. M. N. continua de faire son école, où j'ai remarqué avec plaisir de la discipline et de l'entrain au travail. Il me fit voir avec un empressement qui trahissait un sentiment d'orgueil mal dissimulé les travaux graphiques de ses élèves. J'avais sous les yeux, je dois l'avouer, des cahiers proprement tenus ; à travers vingt pages le regard scrutateur chercherait vainement une tâche qui les déparât. Mon ami avait l'air étonné de ne pas entendre sur mes lèvres les exclamations et les paroles louangeuses auxquelles il s'attendait Lorsque j'eus tout vu avec une impassibilité dont il semblait fort s'impatienter : « C'est bien, lui dis-je enfin, très bien même ; mais la tenue de ces cahiers doit absorber beaucoup de temps. — En effet, me répondit-il, nous y consacrons à peu près la moitié des leçons. Tout élève qui fait un pâté dans un bon cahier est irrévocablement condamné à le recommencer, fût-il déjà arrivé à la dernière page. — Cependant rien n'est ici en souffrance ; vos enfants sont très-avancés pour leur âge. Ainsi je vois par vos cahiers que vous enseignez déjà les fractions ordinaires à votre deuxième cours, ainsi que les mesures métriques avec les rapports des deux systèmes. — J'enseigne en effet les fractions ordinaires de bonne heure. — Je remarque que vous dictez également à vos élèves des résumés de géographie et d'histoire suisses. Ne gagneriez-vous pas un temps précieux et considérable en leur remettant pour l'étude de ces deux branches un manuel entre les mains ? — C'est mon *habitude* de dicter ces résumés, j'y tiens afin de former les enfants à la tenue des bons cahiers, partant à la propreté ; je pratique ce système depuis nombre d'années et je m'en trouve bien. » Les cahiers que j'avais examinés et les instructifs aveux de ce dialogue me rendaient pensif. Comment concilier d'un côté le temps exorbitant consacré à tout ce fatras de bons cahiers remplis d'insipides théories, et de l'autre les exigences d'un enseignement qui tend au développement rationnel et harmonique des facultés intellectuelles de l'enfant ? Cette minutie dans les petites choses, cette importance outrée attachée aux travaux graphiques, me paraissait être la conception d'un esprit étroit et le fruit d'un zèle peu éclairé, et ce mot *habitude* me semblait friser de bien près celui de *routine*.

J'étais tout entier à ces réflexions et je doutais des résultats obtenus par ces procédés surannés et signalés aujourd'hui comme des hérésies par la pédagogie orthodoxe. Mon collègue m'arracha à mes jugements téméraires en me disant qu'il serait enchanté si je voulais bien prendre un instant la direction de son école ; qu'il aurait un grand plaisir à voir ma manière de faire. J'acquiesçai à son désir d'autant plus volontiers qu'il me fournissait une belle occasion d'éclairer mes doutes, de me rendre bien compte de la marche et de la force de son école.

Me voilà donc à l'œuvre au grand ébahissement de mes nouveaux auditeurs. Je commence par une leçon de lecture. C'est par un examen

sur la langue maternelle qu'on se rend le mieux compte de la portée d'une école ; cette branche sert de base à toutes les autres. Les élèves ont entre les mains le livre de MM. Dussaud et Gavard, qu'ils ont déjà parcouru plusieurs fois en entier, au dire de mon collègue. On s'aperçoit bien vite que l'étude de la langue n'occupe pas dans cette classe la place importante qu'elle mérite. A la vérité, les enfants ont l'habitude de la lecture, mais la prononciation laisse beaucoup à désirer ; on précipite trop le débit, l'expression est nulle, la même inflexion de voix se reproduit invariablement à la fin de chaque phrase et produit une désagréable monotonie. Quant au compte-rendu il est loin d'être brillant. Mon ami ne s'efforce évidemment pas assez de faire saisir aux enfants le sens de ce qu'ils lisent ; il ne cherche pas assez à emmagasiner des idées dans leurs cerveaux et à développer leur intelligence ; il ne les fait pas assez réfléchir, pas assez parler ; aussi, ils ont l'esprit étroit, la pensée lente, le langage pénible, embarrassé, incorrect. Pour lui le compte-rendu n'est sans doute que la répétition machinale et plus ou moins exacte des mots du livre. Après cet essai j'eus la parfaite intelligence de ce qu'il m'avait dit d'abord : « Nous avons déjà parcouru plusieurs fois tout le manuel. » Je ne sais ce qu'il aura pensé de mon procédé, mais après une bonne demi-heure nous n'avions lu que trois pages. Quant aux élèves, ils furent très-attentifs et prirent de l'intérêt à la leçon. Mais, habitués à courir à travers les pages comme des feux-follets dans les champs, ils paraissaient étonnés de cette marche raisonnée, lente et grave comme les pas d'un mathématicien. Je fis ensuite une petite dictée. L'orthographe est passable, surtout celle de règles ; celle d'usage pourrait être meilleure. C'est le résultat immanquable des défauts que j'ai signalés dans les leçons de lecture. Les élèves ne sont pas rendus assez attentifs sur l'étymologie des mots, leur signification, leurs familles et leur application. Les cours inférieurs cheminent péniblement. Les leçons de choses sont inconnues dans cette école.

J'ai également remarqué de grandes anomalies dans l'enseignement de l'arithmétique. On ne fait pas assez de calcul de tête. On néglige le puissant secours de l'intuition pour donner au jeune enfant l'idée du nombre. Celui-ci compte machinalement. Je dis à un de ces petits blondins qui d'une voix flutée débitait la série des nombres de 1 à 100 avec un aplomb imperturbable, de bien vouloir me dire combien il y a d'élèves à son cercle. Pas de réponse. Je les lui fais passer en revue en les lui montrant successivement du doigt à mesure qu'il les nombre ; mais l'eau de la routine n'est plus sur la roue, il hésite, il se fourvoie ; les nombres ne se rencontrent plus sur ses lèvres dans leur ordre de grandeur. Voici quelque chose qui à mon avis n'est pas moins grave. Les enfants du deuxième cours sont censés connaître les fractions ordinaires et le système métrique ; leurs bons cahiers dans lesquels je vois ces matières longuement développées m'autorisent du moins à le croire. Je dicte à cette volée un problème. Il s'agit simplement d'une addition et d'une division de nombres décimaux. Un embarras visible est peint sur tous les visages. Mais mon collègue ne laisse pas ses élèves dans cette pénible situation. Il me dit qu'il n'avait pas encore enseigné les fractions décimales à cette volée. Enseigner les fractions ordinaires et le système métrique avant les fractions décimales n'est-ce point mettre la charrue devant les bœufs ? On peut disposer ainsi ces matières dans des cahiers, je le conçois ; mais en les enseignant dans cet ordre entrent-elles en bonne ordonnance dans l'intelligence des enfants ? J'en doute. Je préfère pour mon compte faire marcher de front l'étude des fractions décimales et celle du système métrique, car la numération en est la même. Les frac-

tions ordinaires viennent ensuite quand on en a besoin pour l'étude des rapports des deux systèmes de poids et mesures.

J'aurais bien aimé pousser plus loin cet examen, mais l'heure de la sortie avait déjà sonné. Le soleil avait disparu sous l'horizon ; il nous quitte de bonne heure dans cette saison. C'était le moment où

L'occident amincit sa frange de carmin.

Je serrai la main à mon confrère et je repris tout pensif le chemin de ma demeure.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES.

(Suite.)

Chocolat.

Le chocolat, tel que nous le consommons, est le résultat du mélange intime de deux matières alimentaires : le sucre et le cacao. Celui-ci est la graine torréfiée du *cacaoyer*, arbre mexicain, dont la culture a été propagée dans l'Afrique et l'Asie.

L'usage du chocolat ne date que du commencement du XVIIIe siècle, mais l'importation du cacaoyer remonte à l'époque de la découverte de l'Amérique.

Le bon chocolat a une cassure unie, d'aspect légèrement cristallin ; le mauvais a une cassure inégale, graveleuse, poreuse, de couleur blanchâtre ; il renferme de fortes quantités de farine ou de fécule ; c'est ce qui fait qu'il épaissit beaucoup.

Cloches.

Les cloches, ou du moins les clochettes, étaient connues des Hébreux, des Egyptiens et des Romains ; mais l'emploi des cloches dans les églises pour annoncer les heures des offices ne remonte pas au delà du VIe ou du VIIe siècle. Cependant on croit généralement que c'est saint Paulin, évêque de Nôle en Campanie, qui les introduisit le premier dans son église. Saint Paulin est mort en 431.

Les cloches les plus remarquables sous le rapport de la grosseur sont celles de Moscou (66,000 kilog.), de Pékin (60,000 kilog.). Elles sont ordinairement en bronze (environ 78 parties de cuivre et 22 d'étain). La grande cloche de Fribourg pèse 9,912 kilog. ; elle fut fondue en 1480 devant l'église de Saint-Nicolas par un fondeur de Bâle. Il reçut 4 livres pour ses peines.

Daguerréotype.

Le daguerréotype, une des plus merveilleuses inventions du génie humain, doit son nom à Daguerre (1787-1851), qui le révéla au monde en 1838 ; mais à ce nom on doit joindre celui de Niepce (1765-1833), qui jeta le premier jalon de la découverte.

On l'appelle aussi photographie, parce que cet art consiste à fixer sur une surface préparée à cet effet des images formées au foyer de la lentille d'une chambre obscure.

Cet art sert particulièrement à obtenir des portraits, des paysages,